



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE

Où il est parlé de la visite de notre maire chez Mame Victoire. Pourquoi il n'a pas été siré.

Londres, 3 oct. 1886.

Mon cher directeur,

Dans ma dernière lettre, j'ai oublié de te parler d'une affaire importante qui s'est passée chez la bourgeoise, il y a environ un mois et demi.

Imagine-toi que pendant que les servantes faisaient le train du matin chez Mame Victoire, et que moi j'étais à donner un coup de main aux gens qui cordaient le bois, v'là-t-il pas que je vois venir une figure de connaissance.

C'était M. Beaugrand, le maire de Montréal, qui venait faire visite à la bourgeoise.

J'allai au-devant de lui et je lui demandai ce qu'il venait faire dans les environs.

Il me répondit qu'il voulait visiter la maison et passer quelques minutes en compagnie de la bourgeoise.

Je lui fis observer que c'était pas l'habitude chez les gros de se présenter en visite de cérémonie avant l'après-midi. Mais comme je suis toujours prêt à rendre un service à un Canayen dans l'embarras, j'ajoutai que j'userais de mon influence auprès de Mame Victoire pour la faire consentir à recevoir une visite.

Je demandai à son honneur le maire ce qu'il semblait porter si précieusement dans un sac de velours cramois qu'il avait dans sa main gauche. Ce sac ressemble beaucoup à celui qu'ont les prêtres lorsqu'ils s'en vont porter le bon Dieu à quelqu'un.

—Ce sac, me dit M. Beaugrand, contient le collier d'or du maire de Montréal. Tu vas voir, si je produirai de l'effet sur Mame Victoire quand elle me le verra au cou.

—Montre-moi donc ça un peu que je voie. Je n'ai jamais vu le collier de près.

Beaugrand sortit le collier de sa sacoche et me le montra.

—Mais, sainte bénite, m'écriai-je, mais sais-tu que t'auras pas de façon à te présenter avec ça au col devant la bourgeoise. Des colliers d'or, il n'y a rien de plus commun chez elle. Le portier en a un, tous les valets de chambre en ont. Crois-moi, ça fera pas d'effet dans la maison.

—Mais j'ai mon habit à queue de mûrue, mes gants beurre-frais, mon tuyau lilas des dimanches et mes culottes de nankin.

—Tout ça, c'est bien du propre—c'est bien faraud, mais, vois-tu, un Canayen a beau se mettre sur son trente-six chez Mame Victoire, il n'a pas un effet bœuf chez elle. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de serter ton collier et de venir avec moi dans la cuisine et de suivre les conseils que je te donnerai. Je suis gros manche avec les gens de la maison et je pourrai t'être de quelque utilité. Avance.

Alors nous nous acheminâmes tous deux vers la maison de Mame Victoire.

On entra dans le soubassement de la bourgeoise. Je fis voir à mon compatriote la dépense, le storeroom, la laiterie, la cave au charbon, la cuisine avec son gros poêle à fourneau, la machine à laver, le cheval à linge, le banc des siaux, les poêlons, les sauce-pannes, la bouillotte pour le linge, et la huche remplie de pain de ménage. Il s'extasia devant les belles théquières en argent, les tombleurs et les garaffes dans les ormoires. Jamais il n'avait vu d'aussi beau butin.



LA PÊCHE DANS MONTRÉAL-EST

L.-O. DAVID (à Gravel)—Fiche-moi le camp d'ici. Tu as appâté ta ligne avec des vers. Tu savais bien que tu ne prendrais rien. Regarde nos lignes à présent Misère et corde!!!

GRAVEL—C'est de ta faute, mauvais pêcheur. Tu es venu exprès pour mêler nos lignes. Regarde à présent. Taillon en profite pour attraper le poisson.

—Si tu étais familier comme moi dans la maison, ai-je dit à Beaugrand, je te montrerais le salon, la salle à diner et les chambres à coucher. C'est là que tu t'écartillerais les yeux comme des vitres de montres.

Je fis asseoir notre citoyen sur un banc et je lui dis d'espérer quelques minutes pendant que j'irais voir la vieille dame pour lui annoncer la visite du maire de Montréal.

Je sortis de la cuisine et je montai au premier étage où je vis Mame Victoire. La bonne dame était heureuse de rencontrer un monsieur qui lui donnerait des nouvelles du Canada.

Elle s'arrangea les cheveux à la hâte, se jeta une caline sur la tête et une capine sur les épaules, puis elle descendit en bas.

En voyant notre maire elle le salua et lui demanda des nouvelles de sa santé.

—Je ne suis pas trop bien de ce temps-ci, répondit M. Beaugrand. Mon apse me fait beaucoup souffrir. J'espère qu'un changement de pays me fera du bien.

—Mon ami Ladébauche m'a dit que Montréal était une grande place et que j'y comptais beaucoup d'amis.

—Parmi ces amis, dit le maire avec un gracieux sourire, je crois que je suis un des plus fervents. Vous avez appris par les gazettes que l'année dernière il y a eu une guerre dans le Nord-Ouest. Il a fallu envoyer les volontaires pour battre les Métis et les sauvages qui s'étaient révoltés et menaient le sorcier dans vos chantiers. Je vous assure que je me suis donné beaucoup de trouble pour organiser l'expédition des militaires de ma ville. J'ai passé bien des nuits blanches. J'ai fait une dizaine de speeches, et j'ai servi deux punches d'adieu qui m'ont coûté assez cher. Tenez, vous ne le croiriez pas, il y a passé au moins deux caisses de claret, deux douzaines de citron et 6 livres de sucre blanc, sans compter deux boîtes de cigares importés de la fameuse marque *Two for Five*. Je crois que le tout m'a coûté environ treize à quatorze piastres.

J'aurais voulu que vous fussiez sur le Champ-de-Mars lorsque j'ai souhaité le God Speed à nos guerriers.

—Je n'ai pas de misère à vous croire, mon cher monsieur Beaugrand, les Anglais de Montréal m'ont dit que vous étiez un des plus loyaux de mes sujets. On m'a parlé de la magnifique réception que vous aviez donnée au général Middleton. Ce n'est pas vous par exemple qui auriez braillé à la nouvelle de la mort de Riel.

—Oh, par exemple non, Madame. Je suis trop ami de l'autorité et de l'ordre pour ça.

—Vos concitoyens ont dû vous témoigner leur reconnaissance pour le patriotisme dont

vous aviez fait preuve pendant les troubles du Nord-Ouest ?

—C'est là où vous vous trompez, ma chère dame, il n'y a rien de mal à main comme un Canadien-Français. Pour me récompenser imaginez-vous que ces Canadiens-là ont voulu m'écharper pendant la grosse picote, parce que je voulais faire tirer la police sur une famille Gagnon de la ruelle Rolland qui ne voulait pas aller mourir à l'hôpital. J'étais obligé de faire garder ma maison pendant un mois par la police pour empêcher les gens du faubourg Québec de venir y briser les vitres. Oui c'est comme ça, que j'ai été récompensé. Je suis venu vous voir pour vous expliquer la manière dont j'ai été traité par mes compatriotes pour m'être montré un peu trop votre ami.

Mame Victoire se tourna vers moi et me dit :

—Mon cher Ladébauche, c'est y possible qu'on ait traité de la sorte un homme qui s'est montré si dévoué ?

—M. Beaugrand a raison là. Il a fait plus que le valet du diable pour rendre service aux Anglais.

—Dans ce cas, ô mon cher Ladébauche, il faudra nécessairement récompenser votre maire pour son loyalisme.

—Qu'est-ce que je ferais bien ? Donnez-moi votre avis.

Beaugrand se pencha vers moi et me souffla dans le tuyau de l'oreille : Je voudrais être siré. J'ai entrepris le voyage exprès pour ça.

Je répondis à Madame Victoire : Si vous voulez faire plaisir à votre maire sirez-le comme Caron.

—Tiens, c'est une idée. Ladébauche, va me cri le pot au sirage.

J'exécutai la commission en me rendant à l'ormoire où je pris le pot que je débouchai.

Je m'aperçus qu'il n'y avait plus rien dedans. Caron avait pris le reste.

—Chère petite mère, on va être obligé de remettre ça à une autre fois. Si vous tenez absolument à le décorer, il faudra songer à un autre moyen. Si vous lui donniez l'ordre de votre jarrettière !

—La jarrettière, fit Mame Victoire, mais c'est impossible, je n'en porte plus. Je retiens mes bas à présent avec ces affaires américaines qui partent de la ceinture.

—Il vous reste l'ordre du bain.

—Le bain ! ne m'en parle plus. Ça coûte trop cher d'entretien pour les Canadiens. Les frais de plombiers me ruinent.

Plus tard j'aurai encore du sirage à donner et je songerai à votre ami.

Se tournant vers notre maire, elle lui dit :

—Mon cher monsieur, je suis bien fâchée de ne pouvoir rien faire pour, aujourd'hui.

Rendu à Montréal, vous m'enverrez votre extrait baptistaire et vos certificats et je finirai par vous sirer d'une manière ou d'une autre.

La visite finit ici. La bonne femme retourna à sa couture et je sortis avec M. Beaugrand.

Pour le consoler je l'assurai que je finiserais par obtenir pour lui le titre de Sir Honoré. Ça sonnera très bien aux oreilles de ses amis de Montréal.

Ma lettre est déjà assez longue et je termine en disant au revoir.

LADÉBAUCHE

UNE SINGULIÈRE SAUTERELLE.

A propos de la pluie de sauterelles, qui vient de dévaster un partie de l'Espagne, dans les environs de Valence un enfant a été culbuté et étouffé sous leur masse grouillante. M. Fulbert Dumonteil étudie dans la France la plus curieuse des sauterelles françaises, "la mante religieuse," que les paysans du Midi appellent la Prega-Diou, s'imaginant qu'elle prie.

La Prega-Diou est le Tartufe des insectes. Quand elle marche sur ses longues pattes avec une timidité feinte, on dirait une pèlerine montée sur des échasses en verre. Mais elle marche peu, comme toutes les personnes qui méditent : son attitude de prédilection, c'est celle de l'extase et de la prière, les bras levés vers Dieu.

Hâtons-nous de dire que la pieuse attitude de la Prega-Diou est absolument trompeuse. Elle ne médite pas, elle attend ; elle ne prie pas, ainsi que l'affirme le paysan provençal, elle guette son dîner. Ces membres suppliants, dévotement enlacés, c'est une cuisse et une jambe garnie d'épines acérées. L'une se replie contre l'autre, et la proie de la mante, surprise dans ce croisement hypocrite qui rappelle assez bien l'attitude contrite d'une pénitente, se trouve saisie et pressée comme dans un étou.

On parle de sa charité : dans cette famille exemplaire, le frère mange sa sœur et l'épouse son époux, quand il est moins fort ou moins adroit que sa chère moitié. Quand les parents s'attaquent, il y a toujours un cadavre décapité. Le vainqueur ronge la tête du vaincu. Est-ce bien là ce que commande la religion ?

Malgré son paisible extérieur, la Prega-Diou est peut-être le plus féroce des insectes. Avec sa face émaciée, son corps diaphane, sa maigreur étique et ses grands bras qui prient toujours, on ne soupçonnerait jamais ses traquenards et ses escobarderies.

M. Derome, notaire de St. Jean Chrysostome, se présente comme le candidat conservateur dans le comté de Chateaugay contre M. Robidoux, cette candidature est comme de la moutarde après dîner.

Comme l'a dit le bon Horace : Tarde venientibus ossa.

Il a fallu que tu le disses plus tôt afin que je le susse.

Mme de Rothschild, qui vient de mourir était aimée à Paris. On racontait sur elle cent anecdotes piquantes. Sa myopie était légendaire. Une aventure qui lui advint il y a quelque vingt ans fit le tour de la presse. Alors, d'ailleurs, on taisait les noms.

Par un joli matin de soleil, sur la place de la Concorde, un encombrement arrête deux équipages : un phaéton attelé de chevaux anglais magnifiques et conduits par un très haut personnage ; une calèche où sont assises la baronne James et une jeune cousine de Francfort. Le personnage du phaéton, dans la calèche, reconnaît la baronne. Avec une parfaite courtoisie, il salue. La jeune fille, qui ne connaît personne à Paris ne peut qu'indiquer le phaéton à la baronne que sa myopie empêche de reconnaître qui que ce soit et qui cherche aussitôt son lorgnon. Mais la chaîne est enfouie dans son châle. Tout en la dégageant d'une main, de l'autre et pour ne pas demeurer en reste de politesse avec celui qu'elle suppose un ami, elle expédie de confiance un tas de petits saluts souriants, intimes, un peu protecteurs, accompagnés de hochements de tête amicaux, et lançant dans la direction du phaéton : *Bojou ! bojou ! bojou !* comme elle pouvait faire, comme elle faisait avec ses familiers.

Petits signes de main et de tête, petits *bojou* durèrent jusqu'à ce que la baronne eut enfin trouvé son lorgnon... Elle le tient, elle le braque sur le phaéton qui s'éloigne, elle pâlit, elle pousse un cri, elle est éperdue. Elle n'acheva pas sa promenade. C'était l'empereur qu'elle venait de traiter si lestement ! l'empereur qui daignait la saluer ! l'empereur !

L'affaire fit beaucoup de scandale à Paris et Madame Rothschild en fut malade pendant quinze jours.